

Quatorze, Compagnie Cassandre

2 décembre 2014

par Régis Vouchey

(nouvellesrepliques)

Un soldat de la Grande guerre se tient en avant-scène. Boursoufflé d'émotion, il lit une lettre à sa petite maman. Soudain une détonation, le soldat s'écroule, et cinq autres personnages en costumes contemporains envahissent le plateau. La couleur est donnée : même si le poignant poilu, sanctifié par les commémorations qui fleurissent en cette année 14, tentera en vain de plaider sa cause, nous ne sommes pas là pour nous apitoyer sur le sort de ces millions d'innocents qui massacrèrent d'autres millions d'innocents. Nous sommes là pour comprendre : comment est-ce que cela a été possible ? Le spectacle se concentre sur les 38 jours qui précédèrent la guerre, entre l'assassinat de l'archiduc héritier de l'empire d'Autriche-Hongrie, le 28 juin 1914, jusqu'aux premiers jours d'août où les grands pays d'Europe se déclarent la guerre.

Devant un castelet géant dont le rideau est une grande carte d'Europe, dans des costumes ouvertement anachroniques, les comédiens sont tour à tour l'empereur d'Autriche-Hongrie, le chancelier d'Allemagne, un chef d'État-major, un ministre Russe, Raymond Poincaré ou Guillaume II... Ils discutent de l'avenir de l'Europe dans les pissotières d'un hippodrome, manipulent le vieil empereur du vieil empire austro-hongrois pour tenter de lui redonner une jeunesse (à l'Empire), organisent leurs vacances et des mouvements de troupe, passent des accords et font des discours offensifs en étant persuadés qu'ils n'engagent à rien.

Tout l'enjeu de la compagnie Cassandre la bien-nommée, face à cette histoire mainte fois ressassée, est de ne garder et ne mettre en évidence que les éléments qui peuvent aujourd'hui nous frapper par leur absurdité, nous évoquer des situations contemporaines, et nous mettre en garde, par le rire et la réflexion, contre un futur qui emprunterait le même chemin. À l'heure où les nationalismes reprennent vigueur dans la vieille Europe et où l'équilibre des puissances mondiales se reconfigure, cette intention est plus que salutaire. Y parviennent-ils ? On peut douter que le théâtre y suffise. La dramaturgie et la mise en scène ne refusent rien de la complexité de l'époque, et ne s'en tiennent à aucun discours convenu. On peut regretter qu'elles évacuent aussi vite le poilu, pour se concentrer uniquement sur les cercles du pouvoir; l'homme du peuple manque un peu. Mais tout est passé au crible d'un esprit critique aiguisé, y compris la notion même d'Histoire. Le spectacle navigue donc autour de l'écueil du didactisme dépassionné, d'une certaine facilité de bon ton dans l'évitement du réalisme et dans le relâché du langage, sans jamais pourtant s'y échouer tout à fait. C'est que le portent des acteurs toujours justes, touchants et drôles, dans tout cela virtuoses. Ils nous font toucher l'humain derrière la figure historique. L'humain ridicule serait-il empereur, avec sa bêtise, ses peurs, ses désirs. Jusqu'à cette admirable scène de fin où la terrible absurdité de l'escalade de la violence entre nos grands pays d'Europe est exhibée à cru sous la forme d'une bataille de menaces pleine de mauvaise foi et d'orgueil. Comme dans une cour d'école dont on commémore aujourd'hui les billes.